



1 kezabo

INTERVIEW

DAHO



photo : YUNG

Avant d'entamer sa deuxième grande tournée française, Etienne DAHO s'est confié à nous. Il est apparu un homme doux, amoureux, généreux, haineux et mystérieux. C'était aussi une occasion pour lui de remettre certaines choses à leurs places. Etienne DAHO vend des disques et sera à l'Olympia du 21 au 28 octobre prochain. Etienne DAHO, l'événement du rock français en cette rentrée 86.

ETIENNE DAHO

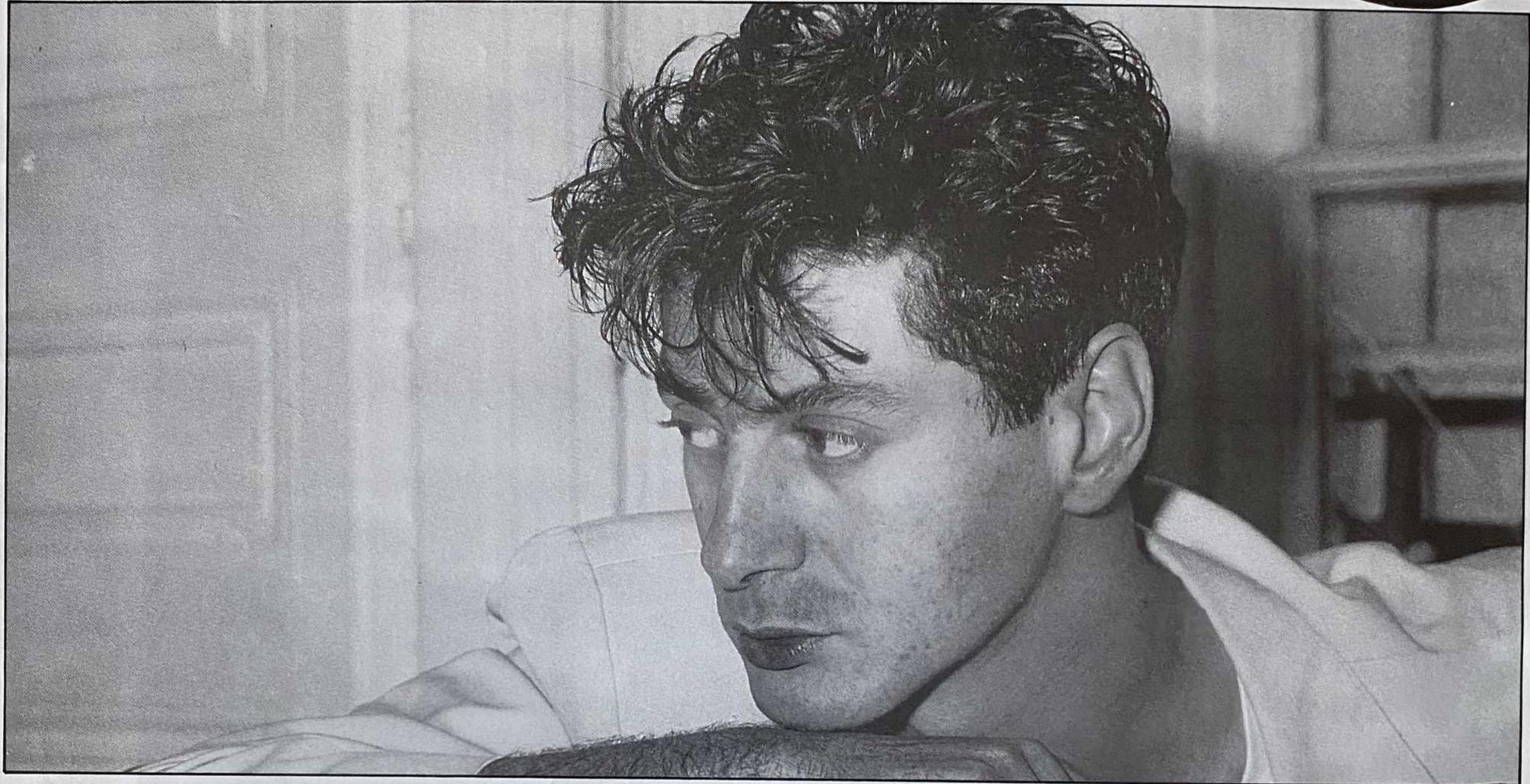


photo : YUNG

KEZAKO : J'ai ouï dire que ton dernier album ne s'est pas fait sans mal. Expliques-nous ce qu'il s'est passé ? »

Etienne Daho : « Il s'est fait difficilement dans la mesure où je suis parti à Londres sans une chanson. Donc tout le travail de création, de composition et d'écriture, d'enregistrement, s'est fait sur place. Il y avait l'angoisse de ne pas être à la hauteur de l'entreprise, surtout après un titre comme « Tombé pour la France » qui avait bien fonctionné. Et puis la difficulté majeure est venue du fait que j'avais choisi « TORCH SONG » comme groupe qui avait bossé avec STING. Ce sont vraiment des gens dont j'aimais beaucoup la musique. On (Daho/Turboust) s'entendait très bien avec eux mais il se trouve qu'on est arrivé, pour enregistrer à Londres au « GUERRILLA STUDIO », à un moment où il y avait des tas de problèmes d'organisation interne, enfin ça a été un moment difficile pour eux, ce qui fait qu'ils n'ont absolument pas été à la hauteur. Moi ça m'a fait chier et j'ai dit « Bon on arrête ». Comme on n'avait jamais produit de disque, que ce soit Arnold (Turboust) ou moi, on était angoissé de se lancer dans la production, c'était un risque mais on l'a pris... « POP SATORI » est arrivé, comme ça ».

K : « Lorsque tu écris tes textes, te trouves-tu dans des conditions mentales particulières ? »

E-D : « Je ne sais pas, le premier album, je l'ai fait pour une fille dont j'étais amoureux; j'avais des comptes à régler avec cette gonzesse. Au départ je voulais faire une cassette : Neuf titres, puis en fait j'étais entouré de musiciens : STINKY TOYS, Elli (MÉDEIROS) et JACNO, Marquis de Sade. Ils ont flairé qu'on pourrait faire quelque chose et cette cassette est devenue un disque très facilement chez VIRGIN qui m'a signé et qui était la première boîte de disque que j'allais voir. J'ai fait le premier album de VIRGIN France (MYTHOMANE). Comme c'était une lettre discographique, j'ai relu tous les textes comme on lit des lettres parce que je voulais que chaque mot ait son poids. Pour la « Notte,... » j'avais des textes travaillés mais « Week end à Rome » et « Le grand sommeil » sont des chansons écrites en cinq minutes, du moins pour les textes et le dernier album a été composé à la hâte vraiment cinq minutes avant de faire la voix. Par exemple « Epaule Tatoo » c'est une histoire toute simple, quotidienne, c'est vraiment d'une impudeur absolument incroyable. C'était dans un club à Londres qui s'appelle le « Taboo », vachement bien, pendant que j'enregistrais, on travaillait comme des fous, fallait que je sorte, je pouvais pas rester dans cet hôtel tout seul. J'ai rencontré une « black », Suzy, avec une épaule tatouée. J'ai passé la nuit avec elle et j'ai donc écrit ce texte

pour elle, le lendemain ».

K : « En écoutant tes chansons, on a souvent l'impression que tu as été déçu par les femmes. Est-ce vrai ? »

E-D : « C'est-à-dire que j'ai eu une vie sentimentale quelque peu agitée (rires). Mais je n'étais pas déçu en écrivant le dernier album ».

K : « Pourtant dans « SATORI POP CENTURY » tu dis : « Non, ce n'est pas encore une chanson d'amour, c'est beaucoup mieux que ça ». On a l'impression que l'amour t'a toujours déçu ».

E-D : « Oui, oui, mais pour le texte, j'avais envie de parler, je voulais qu'on me laisse aller. J'ai bu de la vodka, j'étais bien saoul, Arnold a joué, j'ai dit « maintenant faut que je parle ». On a fait une prise et j'ai trouvé ça bien. Non ce n'est pas une histoire d'amour, « POP SATORI » c'est l'histoire d'autre chose. « MYTHOMANE » c'est l'histoire d'une passion adolescente, déçue. Mais ça ne veut pas dire que je suis quelqu'un de déçu dans la vie mais ces états d'âmes sont toujours des moteurs pour écrire. « La Notte,... » n'était pas du tout triste. C'est-à-dire que dans les chansons il y a toujours un petit clin d'œil. Mais de toute façon « POP SATORI » est l'histoire d'une passion intense, déstabilisante, violente, difficile, géniale, il n'y a pas de demi-teinte, c'est un disque très fort ».

K : « L'élaboration d'une chanson c'est la musique après les textes ou l'inverse ? »

E-D : « Non, c'est la musique toujours avant. Je fais toujours la mélodie de la voix, enfin lorsque c'est ma musique parce que lorsque c'est Arnold, il m'amène des musiques, on travaille la mélodie ensemble et ensuite j'écris le texte. Quand c'est ma musique, je pars toujours de ma mélodie de voix. On ne part pas d'une rythmique déjà constituée. On essaie d'habiller cette mélodie de voix. J'ai une idée, j'appelle Arnold qui vient avec son synthé, il me dit ce qu'il en pense, on travaille ensemble. La musique a un côté quand même très rigide. L'essence même de la chanson pop pour moi, c'est de marier textes et musiques de façon complètement homogène. C'est pour ça que les mots tombent toujours très justes. Il y a aussi le côté hasard et coup de bol (rires) ».

K : « Toi qu'on a dit timide. Dans quel état psychologique te trouves-tu avant la prochaine tournée ? »

E-D : « Ce n'est pas vraiment de la timidité, c'est de la réserve. La réserve m'a permis de rester un peu à part et de ne pas me laisser emmerder par des gens, et d'avoir une image un petit peu... pas sauvage mais plutôt en retrait; ce qui fait que les gens viennent pas me taper dans le dos, ça me permet de rester un peu indépendant, surtout quand ça marche pour moi. Sinon c'est porté ouverte à plein d'abus, de choses chiantes... »

Sinon, je reste un peu angoissé ; toujours par la peur de ne pas être à la hauteur de ce que les gens attendent de toi. Lorsque j'ai fait ma première tournée l'année dernière, j'avais toujours été très nul en télé, tu vois, hyper statique. C'était pas télévisuel. Mon propos c'était de faire des disques ».

K : Jusqu'à maintenant, ton public ne t'a jamais trouvé nul ».

E-D : « Ouais, mais moi je crois que je pourrais vendre des millions d'albums, je n'aurais jamais une confiance totale en moi. C'est une remise en cause permanente. Se remettre en cause ça donne trois albums différents même s'il y a des familiarités. Et ça c'est bien, j'espère que le quatrième ce sera encore autre chose. Je suis toujours angoissé de ne pas pouvoir donner le maximum de ce que je peux donner ».

K : « Sur quels critères choisis-tu les chansons présentées dans ton prochain spectacle ? »

E-D : « J'ai pris les trois albums, j'ai dit « ça c'est chiant, je veux plus en entendre parler, ça j'adore... ». De toute façon il y aura presque tout le dernier album parce que cet album que je dois défendre sur scène, qui compte vraiment pour moi, je dois lui apporter plus de relief. Le problème sur disque, c'est qu'il y a toujours un

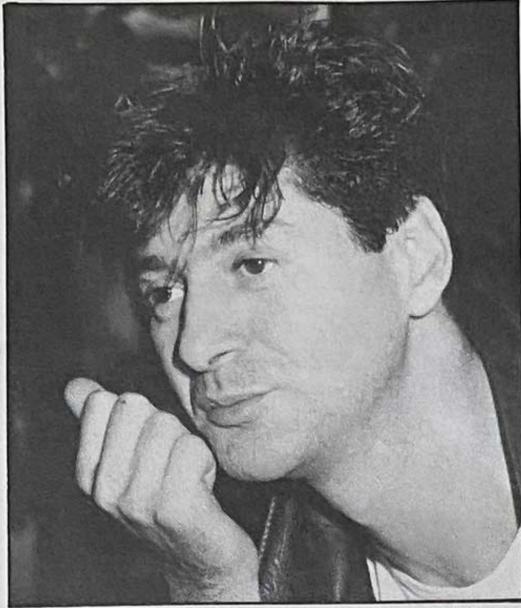


photo : YUNG



photo : YUNG

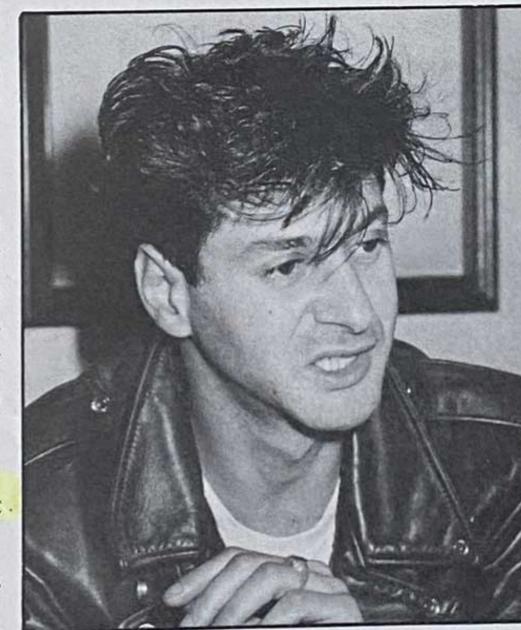


photo : YUNG



photo : YUNG

côté intime et chaleureux, tu penses pas du tout au public ou au succès. Moi je suis incapable de travailler par rapport au fonctionnement possible d'une chanson, en disant « ça va être un tube ». Et justement pour « Tombé pour la France », on a dit « on se fait pas chier, on fait ce qu'on aime, on essaie d'en tirer le maximum ».

K : « Comment et avec qui, ton spectacle est-il conçu ? »

E-D : « Ecoute, je suis à la bourre, on est en train de le faire. Il y aura Elli MEDEIROS en première partie parce que c'est une fille que j'aime vraiment beaucoup... (soupir). J'avais envie qu'elle soit là, quoi. En plus ça marche pour elle en ce moment, j'ai trouvé ça génial de pouvoir s'associer. Les musiciens de base sont Arnold TURBOUST aux claviers, François DANIEL à la basse, Xavier GERONIMI à la guitare, autrement il y aura des New Yorkais et des Londoniens. Ce sera très simple. A l'Olympia, ce sera le music-hall. Je voulais faire passer deux musiciens : Robert FAREL et Elli MEDEIROS, ça ne se fait pas pour des problèmes techniques, ça aurait été trop long à monter ».

« J'ai bu de la vodka, j'étais bien saoul, Arnold a joué (...). On a fait une prise et j'ai trouvé ça bien. »

K : « Pour ton spectacle, les chansons subiront-elles des arrangements musicaux importants ? »

E-D : « Sans doute, chanter sur scène c'est complètement différent, les chansons ont une pêche qu'on ne retrouve pas sur un disque. Je ne sais pas si c'est une question de production ou une question d'intimité dont, justement, je parlais tout à l'heure. Il y a toujours un côté spontané dans les chansons qu'on vient de faire parce qu'on les fait assez vite avant de passer en studio, elles sont neuves, les mots sont neufs. Sur scène les chansons ont déjà un passé, il y a l'électricité que les gens nous procurent, électricité qu'on leur renvoie, un peu comme un boomerang. C'est une autre excitation ».

K : « La tournée se termine à Rennes. As-tu prévu quelque chose de particulier pour tes amis bretons ? »

E-D : « Oui, j'ai commencé à Rennes il y aura exactement cinq ans au même endroit où nous jouerons le 9 décembre prochain. Là il y aura plein de monde : Jérôme Soligny, Robert Farel, Rico (Conning), Elli Medeiros... C'est l'envie de faire quelque chose avec des gens que tu aimes bien, c'est pas vraiment le business. Ce sera la fête. De toute façon ce sera la

fête à l'Olympia aussi. Ce sera Satori, c'est-à-dire le flash, un truc vraiment agréable ».

K : « En Bretagne on a la réputation d'aimer la fête ? Qu'en est-il pour Etienne DAHO ? »

E-D : « Je suis un fêtard professionnel. Je travaille beaucoup et je sors beaucoup aussi. J'adore aller au cinéma, aller dans des partys chez les gens, j'aime bien danser, j'aime bien draguer, faire le malin, voir des copains, rire avec eux sur n'importe quoi, des choses puérides, légères, anodines... clichés. Ce qui n'empêche pas qu'il y est des choses plus profondes dans la vie, mais plus je travaille, plus j'ai des pressions, plus j'ai besoin de cette espèce d'euphorie que je peux trouver la nuit. J'ai toujours adoré la nuit, je sors depuis l'âge de quinze ans ».

K : « Dans la vie d'E. DAHO qu'est-ce qui tient le plus d'importance ? »

E-D : « La musique... la musique et quelqu'un que j'adore ».

K : « Un nom ? »

E-D : « Non, ce n'est pas la peine. Je crois qu'elle ne serait pas contente ! (rires) ».

K : « Pour toi, qu'en est-il du romantisme aujourd'hui ? »

E-D : « Le romantisme aujourd'hui, c'est très urbain. Il y a un côté « fleur bleue », larmoyant, pleurnichard. Le romantisme qu'on m'attribue n'est pas moi. Je déteste ça, je trouve ça nul et c'est pas moi, quoi !... Mais dans le romantisme urbain, il y a de la violence, des choses fortes que j'aime bien. Le rock est romantique, le VELVET UNDERGROUND est romantique, Lou REED, c'est très romantique ».

K : « Quels sont dans la chanson française, ceux pour qui tu portes le plus d'intérêt ? Pourquoi ? »

E-D : « Actuellement ou en général ? »

K : « A ta convenance ».

E-D : « Bon il y a toujours Bobby Lapointe, Boris Vian, Gainsbourg, bien sûr, dont je suis un fan depuis toujours. Françoise Hardy, Dutronc que j'adore, qui est un personnage vraiment fantastique. Dans les gens nouveaux il n'y a pas vraiment grand chose qui m'excite mais j'adore Rita Mitsouko qui est pour moi « LE » groupe français... Nouveau, inventif : Elli Medeiros. Je dois oublier du monde probablement mais ceux que j'aime ont le même esprit ».

K : « Même question pour l'étranger ? »

E-D : « J'adore Eurythmics qui est pour moi le Pop-group idéal. Le Velvet Underground : Lou Reed, John Cale, Loyd Cole, Chris Isaac, Working Week, OMD. Il y en a beaucoup,.... Art of Noise.

K : « Qu'est-ce qui t'horripile le plus ? »

E-D : « Ce qui m'horripile c'est la bêtise, le mensonge, le manque d'authenticité, c'est la frime nulle ».

K : « Et que penses-tu de toute cette musique commerciale qui caracole au plus haut des charts ? »

E-D : « J'en pense beaucoup de mal, parce qu'il existe des groupes biens qui fonctionnent mal. Et j'en ai marre de voir qu'il n'y a que de la merde en tête du Top 50 ».

K : « Exemple ».

E-D : « Le groupe IMAGE. Je trouve ça très mauvais... Très très mauvais. Je déteste ça. Je trouve ça d'un mauvais goût achevé. Leur clip est nul ».

K : « Au sujet de ton clip, justement, pourquoi avoir choisi l'image du « James Bond Sixties » ? »

E-D : « Parce que j'adore les clichés. Tu parlais de romantisme tout à l'heure. J'adore le côté « James Bondesque-Chapeau melon et bottes de cuir » avec toutes ces gonzesses belles et guerrières, ça enlève tout le côté romantique, « fleur bleue » qui me colle. Je trouvais bien de pouvoir être parachuté dans ce monde d'action, armé, avec, en plus, quarante filles super belles. J'adore Philippe GAUTIER, j'avais très envie de bosser avec lui parce que j'avais vachement aimé le clip qu'il a tourné pour RITA MITSOUKO. Et quand j'ai su qu'il voulait travailler avec moi, j'étais ravi. J'ai adoré tout de suite son projet; et ce tournage, ça a été la fête ! Moi, je suis très content du résultat. Il y a des gens qui trouvent ça un peu vulgaire. C'est bien de pouvoir bouger. Les gens n'aiment pas qu'on les bouscule; ils aimeraient bien qu'on garde une image consacrée. Moi, j'ai toujours eu une image de Yéyé-Boy des Sixties. Pourtant, j'ai jamais eu une affection particulière pour les Sixties, j'aime autant les Forties et j'adore les Nineties, tu vois ! »

« J'avais toujours été très nul en télé (...) Mon propos c'était de faire des disques ».

K : « Avant de devenir chanteur, à quoi te destinais-tu ? »

E-D : « Avant, j'ai préparé une licence d'anglais, que j'ai menée à terme. Je suis arrivé très jeune en fac. Les études m'ont très vite emmerdé. Si j'avais fait un parcours normal, j'aurais arrêté plus vite. J'ai fait une licence d'anglais, j'ai six mois d'Hypocagne dans les préparations aux grandes écoles et puis j'ai pas continué, enfin quand je dis six mois !!! En fait, je ne savais pas trop ce que je voulais faire. J'ai voulu suivre un cours d'art dramatique pour me rapprocher un peu d'un univers artistique mais c'était plutôt pour rencontrer des potes, des gens de mon âge qui allaient au conservatoire, c'était à Rennes tout ça ! »

En fait, ce que j'avais envie - j'adorais le cinéma et l'anglais; j'avais été souvent en Angleterre - c'était de faire les traductions et les sous-titrages de films, parce qu'une licence d'anglais, ça allait me mener à quoi ? Au professorat ! Et comme j'étais pion pour gagner du blé, parce que j'ai financé moi-même mes études, j'ai fait à l'époque des remplacements de profs malades, grippés, enceintes et tout ça... J'avais trouvé ça épouvantable ! (Rires). J'avais pas du tout la vocation, c'était horrible pour moi d'être prof. Je crois qu'il faut vraiment aimer les gosses, autrement t'en fait des cancre indécrottables.

Et puis, il y a eu cette nana qui est arrivée à point ! Mais il avait jamais été question que je fasse de la musique. J'étais entouré de musiciens, j'adorais ça; j'ai toujours fait partie de cette faune qu'on dit branchée. J'ai commencé à écrire des chansons, ils étaient là et c'est parti tout de suite. A l'époque, j'avais pas envie d'être star ni d'être devant les autres. Je n'avais pas ce genre de motivation ».

K : « Tu m'as parlé de Françoise HARDY, tout à l'heure. Que représente-t-elle pour toi ? »

E-D : « Françoise, pour moi, c'est comme les gens que j'ai cités tout à l'heure. C'est comme VIAN, COCTEAU, la Tour EIFFEL, ce sont des choses bien françaises, c'est quelque chose dont on peut être fier, c'est un auteur et un compositeur qui a amené une sensibilité complètement nouvelle dans la chanson française. Durant les Sixties, c'était une des seules à écrire et à composer, ce qui était très rare à l'époque. Le fait qu'Eurythmics reprenne « Tous les garçons et les filles » en 86, c'est pas un hasard tu vois ! Il y a quelque chose et je crois qu'on a sous-estimé son talent d'auteur, de compositeur et son personnage. Elle s'est donnée, ces dernières années, une image très rébarbative, très austère : l'astrologue, mère de famille, un peu comme un hermite. C'est le titre de mon bouquin d'ailleurs : « Superstar et hermite ». J'avais envie de faire partager cette « Françoise » que j'aimais et admirais tout en essayant de rester très objectif, de remettre les pendules à l'heure comme quoi, c'est quelqu'un d'important. Elle est très distante par rapport au métier parce qu'elle a fait un choix. Elle a été hyperstar, elle a tourné dans le monde entier, elle a fait des « milliards » de concerts pendant dix-douze ans. C'est normal qu'elle en ait marre. Elle a privilégié quelque chose qui, pour elle, est plus intense, plus profond : l'astrologie. C'est admirable ! »

K : « Est-il vrai qu'elle t'a beaucoup aidé lors de la sortie de « La notte, la notte ? » »

E-D : « Beaucoup aidé ? Non, pas spécialement. Elle a été très coopérative quand on a fait ce bouquin parce que je devais l'interviewer, il fallait que j'ai des documents personnels. Je l'ai

rencontré à ce moment-là, je l'ai revu pour les interviews, elle m'a invité à une émission. J'ai enregistré « Si je m'en vais avant toi », je l'ai invité pour qu'on le fasse en duo pour « Les enfants du rock ». Elle a commencé à m'inviter à dîner régulièrement. Je suis allé les voir (F. HARDY/J. DUTRONC) en Corse, ils m'ont invité; j'ai passé quatre jours là-bas. On a de très bons rapports amicaux. C'est génial ! »

K : « Entre Etienne Daho et le cinéma, y a-t-il une nouvelle histoire d'amour ? Quels rôles joues-tu dans les deux films auxquels tu participes ? »

E-D : « J'ai toujours adoré ça. Il y a ce rôle dans « Désordre » de Olivier ASSAYAS, où je suis un batteur de remplacement. Pour moi, c'est vraiment une récréation. C'est un petit rôle mais j'ai dit oui tout de suite à Olivier qui est quelqu'un que j'aime beaucoup. J'ai écrit la chanson du film : « Le Soleil de minuit ». Je ne fais pas une performance d'acteur; je suis là. C'est une récréation. Le film a d'ailleurs obtenu le prix de la critique au dernier festival de Venise. C'était bien aussi de participer à l'expérience du cinéma d'auteur avec Virginie THEVENET où j'ai un rôle très surprenant : je me fais transformer en Joconde (rires)... Dans le contexte, c'est justifié, c'est drôle. Mon rôle est plus important que dans le film d'Olivier et c'était marrant de ne pas avoir peur de son image. Les gens qui vont me voir en Joconde vont se dire : « Il est fou ». Mais enfin une image doit bouger comme celle de James Bond dans le clip d'« Epaule Tato ». Il faut pouvoir s'amuser. Le jour où je ne m'amuserai plus, j'arrête tout. Pour moi la part d'excitation, de passion est importante; si je m'ennuie, j'arrête ».

« La bisexualité, c'est pas malsain et fumer un pétard, c'est pas plus malsain que de boire deux litres de vin comme le font pas mal de gens ».

K : « Serais-tu tenté d'entamer une carrière à la SOUCHON : musique / cinéma ? »

E-D : « C'est vrai, qu'il y a un côté idéal là-dedans mais j'ai absolument pas de plan de carrière. Jusqu'à maintenant j'ai toujours fonctionné au feeling et je crois que ça m'a plutôt réussi. C'est peut-être prétentieux de dire ça, mais très sincèrement je ne regrette rien. Je suis assez content de la marche des événements. Là je suis à un stade où je deviens très connu donc il y a des choses que tu dois accepter : que les gens te reconnaissent dans la rue, que les gens racontent des choses sur toi, des horreurs qui sont absolument fausses ! »

K : « Qu'est-ce qui t'exaspère le plus en France ? »

E-D : « L'autosatisfaction en général. Par exemple en télé, je trouve que les gens se contentent de peu. Je crois qu'on pourrait aller plus loin, être plus inventif. On doit se casser plus le cul, faire des meilleurs disques sans avoir à regarder vers l'Angleterre ou les Etats-Unis, surtout qu'en France on a une sensibilité, une façon de travailler, une chaleur que les autres n'ont pas. On a un grand complexe par rapport à l'étranger; je crois qu'il faut retrouver ce qu'on a en soi, le faire sortir. Et en France, on est satisfait de ça. Je disais tout à l'heure que j'étais moi-même content de ce que j'ai fait. Les gens vont dire que je suis moi-même auto-satisfait ! (rires) ».

« Le groupe IMAGES. Je trouve ça très très mauvais (...) Je déteste ça. Je trouve ça d'un mauvais goût achevé. Leur clip est nul ».

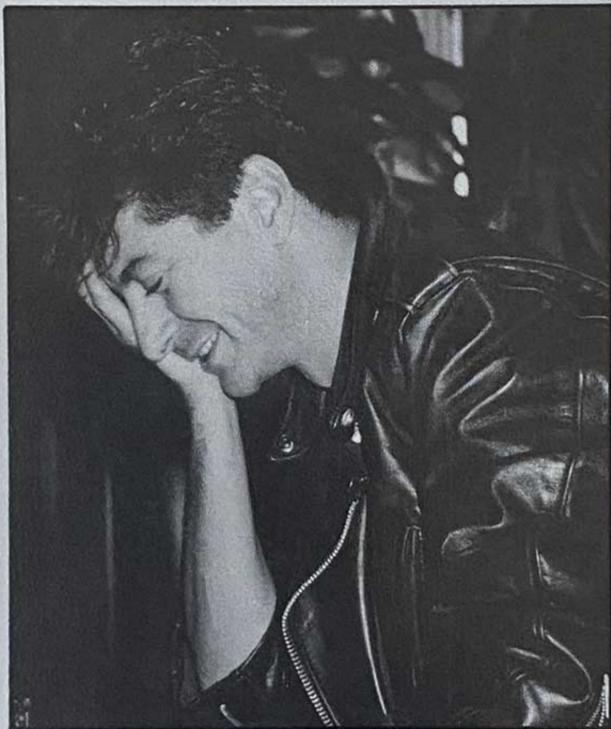


photo : YUNG

K : « Si le monde était à refaire que garderais-tu d'essentiel ? »

E-D : « Les filles, les garçons et la musique ! (rires) ».

K : « Et la littérature, est-ce important pour toi ? »

E-D : « Ça l'a été beaucoup plus par le passé. J'étais un rat de bibliothèque. C'est-à-dire qu'à partir de 21 ans, j'ai commencé à sortir, à me nourrir de choses plus légères. C'est dommage d'ailleurs. Maintenant, quand je termine un bouquin, je suis très content. J'ai lu à outrance pendant des années, je lisais trois à quatre livres par semaine. Je lis depuis l'âge de onze ans. Enfin quand je dis onze, je parle de lecture sérieuse et non des « bibliothèque rose » que lisais encore plus jeune ».

K : « Ton admiration pour le Velvet Underground est acquise. J'aimerais néanmoins connaître ta position sur l'emploi de la drogue dure et douce, la bisexualité qui furent revendiquées et pratiquées par les rockers du Velvet ? »

E-D : « Pour la dope, les drogues douces sont comme l'alcool, c'est-à-dire que boire un verre, se saouler à la Tequila ou au Mescalé c'est pas pire que de fumer un « joint ». Moi je ne me défonce pas, je suis très parano. J'ai eu l'expérience d'un « acide » quand j'avais quinze ans qui a été extrêmement dramatisant pour moi, ce qui m'a complètement bloqué sur la dope par la suite. Il m'arrive de fumer comme ça de temps en temps mais ça me stress beaucoup. Je préfère boire un bon cocktail. Ce que j'aime pas c'est la dégradation des gens, le côté accro. La bisexualité, je crois que c'est un fait de société. Il y a de plus en plus de gens bisexuels et c'est pas mal de pouvoir vivre des choses complètement différentes. Si ça existe, c'est qu'il y a un besoin. C'est un problème relationnel entre les filles et les mecs. C'est peut-être qu'il y a un truc qui déconne. Je trouve ça pas mal enfin je ne vois ce qu'il peut y avoir de négatif. Je vais me faire hurler dessus par les « straights », puisqu'il y a un renouveau des « straightitudes » dans les mentalités. Moi je suis contre rien. Je suis contre ce qui est malsain. La bisexualité, c'est pas malsain et fumer un pétard c'est pas plus malsain que de boire deux litres de vin comme le font pas mal de gens ».

« J'ai préparé une licence d'anglais que j'ai menée à terme. Je suis arrivé très jeune en fac. Les études m'ont toujours emmerdé. »

Propos recueillis par
Daniel STERN

